

L'ÉDUCATION MANAGÉRIALE

L'actualité littéraire de l'entreprise vue à travers quelques parutions récentes

L'organisation, l'entreprise, le management, sont des aspects fondamentaux de notre monde, ils le sont depuis longtemps déjà et, vraisemblablement, pour longtemps encore. Qu'en est-il alors de leur représentation dans la littérature ? Selon l'auteur, force est de constater que, si le roman est un commentaire clairvoyant de la société contemporaine, alors l'organisation, l'entreprise ou le management sont de grands sujets de fiction qui attendent encore leurs écrivains. Les chercheurs en gestion peuvent donc, pour un temps encore, jouir de leur avance !

PAR **Hervé LAROCHE**, ESCP-EAP

En 2003 est paru un ensemble de textes littéraires consacrés à l'univers contemporain de l'entreprise. Le volume publié sous ce titre générique (1) s'inscrit dans un projet plus vaste, « *Les Français peints par eux-mêmes* », qui vise à 'tirer le portrait' des Français d'aujourd'hui. Thématiquement décliné (« *La rue* », « *La politique* », « *Le sexe* », etc.), le projet reproduit la tentative de Léon Curmer, en 1840, de dresser un tableau de la société française de l'époque à travers les contributions d'écrivains (2). Les dix textes ici rassemblés, dus à dix auteurs différents, ont l'am-

bition de traduire, par des moyens littéraires, un pan de la réalité contemporaine. Que l'entreprise soit un des premiers sujets traités peut sans doute être interprété comme un indice d'un intérêt relativement nouveau des écrivains pour cet univers qui, après avoir envahi les quotidiens, pénétré la télévision (*Caméra Café*), séduirait désormais la littérature française. Une série de parutions récentes apporte un début de solidité à cette hypothèse (3), et rappelle d'autres livres à notre souvenir (4). Ceci mérite d'être considéré avec intérêt. Diverses sciences humaines et sociales, et

(1) *L'Entreprise*, textes réunis par Arnaud VIVANT, La Découverte, Paris, 2003.

(2) Réédité récemment : *Les Français peints par eux-mêmes*, Léon MURCER, Omnibus, Paris, 2003.

notamment la sociologie, ont pu se nourrir avec profit des œuvres littéraires en tant que sources soit de matériaux empiriques, soit d'idées et d'analyses qui, bénéficiant déjà du génie de grands écrivains, n'attendaient plus que la rigueur scientifique du chercheur. Mais les toutes jeunes et encore vagissantes sciences de gestion n'ont jamais eu cette ressource, les écrivains ayant, après Zola, montré un mépris tenace pour l'univers économique en général et pour l'entreprise en particulier. Avouons aussi que la perspective de lire des textes plus palpitants que les articles de l'*Academy of Management Review*, de *Organization Science* ou de *Sociologie du Travail* – laissons de côté *Gérer & Comprendre* – a pu constituer une incitation à explorer les productions récentes. Je précise tout de suite que je n'ai aucune prétention à l'exhaustivité. D'une part, j'ai limité ma recherche aux publications francophones. D'autre part, le repérage thématique en littérature générale est très difficile et je me suis contenté de ce qu'ont poussé sous mes yeux l'exploration des tables de nouveautés dans les librairies, la lecture de quelques revues ou pages littéraires de quotidiens et, bien entendu, le hasard.

Il me faut tout de suite reconnaître que je n'ai pas été comblé, qu'il s'agisse d'idées ou de plaisir. J'espérais pouvoir annoncer une découverte, présenter aux chercheurs en gestion une vision inédite qui éclairerait d'un jour nouveau leurs laborieuses productions de laboratoire (et les miennes en premier lieu). Rien de tel : j'ai trouvé que la conception de l'entreprise que les écrivains français contemporains révélaient dans leurs écrits était souvent bien traditionnelle, et parfois, pour qui est habitué au flux de prophéties qui irrigue l'univers managérial, assez poussiéreuse. Ceci peut passer pour une bonne nouvelle : nos idées à nous, chercheurs, ne manquent finalement pas d'imagination, lorsqu'on les mesure à l'aune de ceux qui sont supposés en être supérieurement pourvus. Quant au plaisir, qui se trouvait déjà modéré par ce conformisme, il a été encore amoindri par la qualité littéraire inégale de ces œuvres. Difficile de juger, certes : tout simplement, mes goûts ne sont peut-être pas en phase avec la dizaine de livres exploités.

Me voici donc avec un résultat qui ne justifierait pas un article si je me limitais à mon intention première : recommander, si possible avec enthousiasme, la lecture

d'un roman qui donnerait avec style une vision pénétrante de l'entreprise contemporaine (5). Cherchant à surmonter ma frustration, je me suis demandé pourquoi donc, malgré cet encore modeste mais indéniable appétit des écrivains pour l'objet entreprise, leurs créations étaient, à mon sens, décevantes. On peut bien sûr discuter des talents ici réunis et de leurs limites. Mais certains indices laissent soupçonner des raisons plus profondes, qui tiennent à l'objet lui-même, aux difficultés qu'il pose au romancier. Dans tous les cas, il me semble que la manière selon laquelle les écrivains abordent l'entreprise mérite d'être analysée, car il y a bien une manière commune, révélatrice, à mon sens, d'un problème général. Écrire sur l'entreprise : un challenge ?

À LA RECHERCHE DE L'ENTREPRISE PERDUE

Le premier constat qui frappe le lecteur-chercheur est que la plupart des entreprises dépeintes sont des firmes bien traditionnellement industrielles. La bulle Internet n'a pas bouleversé la littérature française sur ce plan. Bien plus, la prolifération des activités de services, la délocalisation, l'externalisation, la dématérialisation, les transformations structurelles, tous ces bouleversements qui depuis vingt ans ont suscité tant de commentaires et fait vendre tant de séminaires dans les milieux d'affaires semblent ne pas avoir atteint les écrivains. La Manufacture, dans *Monsieur le Président...*, évoque très fortement Michelin. La localisation est précise (une province extrêmement provinciale, avec pharmacien et curé) et l'entreprise est rassemblée autour de l'usine (la seule), représentée très classiquement comme un univers machinique où l'on s'efforce de maîtriser de puissants processus physico-chimiques, voire telluriques. *Jeunes cadres sans tête* prend pour scène première, dans une entreprise tout aussi traditionnelle, le magasin (et ses magasiniers), c'est-à-dire le lieu où les éléments matériels de l'activité sont stockés et manipulés (6). Le contraste est grand entre les exemples mis en avant dans la littérature et la presse managériales et ces entreprises solidement ancrées dans un territoire, concentrées autour de leur activité de production et juridiquement

(3) *Jeunes cadres sans tête*, Jean GREGOR, Mercure de France, Paris, 2003
État dynamique des stocks, Alain WEGSCHEIDER, Calmann-Lévy, Paris, 2003

Le Petit Grain de café argenté, Guillaume TAVARD, Le Dilettante, Paris, 2003

Carton, Serge JONCOUR, EdenFictions, 2003

Monsieur le Président, pourquoi nous as-tu abandonnés ?, François VIGOUROUX, PUF, Paris, 2003

Frontières, Sylvie BRUNEL, Denoël, Paris, 2003

Vie Sauvage, Philip ROHR, Arléa, 2003

(4) *Ambition & Cie*, Thierry BIZOT, Seuil, Paris, 2002

Composants, Thierry BIENSTINGEL, Fayard, Paris, 2001

Central, Thierry BIENSTINGEL, Fayard, Paris, 2000

Petites natures mortes au travail, Yves PAGÈS, Verticales, Paris, 2000

La Question humaine, François EMMANUEL, Stock, Paris, 2000

Stupeur et tremblements, Amélie NOTHOMB, Albin Michel, Paris, 1999

Mon CV dans ta gueule, Alain WEGSCHEIDER, Éditions Pétrelle, 1998 (repris en J'ai Lu, 2002)

La Boîte, François SALVAING, Fayard, 1998

Un subalterne, François ROSSET, Michalon, Paris, 1995

Extension du domaine de la lutte, Michel HOUELLEBECQ, Maurice Nadeau, Paris, 1994

(5) J'évite prudemment de la qualifier de moderne, postmoderne ou hypermoderne.

(6) C'est aussi le cadre choisi pour *Mon CV dans ta gueule*.

homogènes. L'activité de production elle-même est rarement décrite et, souvent même, sa nature n'est pas précisée, au profit d'une abstraction (composants industriels dans *Monsieur le Président...*, assemblages dans *Jeunes Cadres...*). Ceci est d'ailleurs un signe, sur lequel je reviendrai, que les auteurs ne tiennent pas à ancrer leur fiction dans un contexte trop précis, trop réaliste. Lorsque l'activité est précisée, il s'agit de : chimie (*La question humaine*), télécommunications (*Central* – côté technique), produits alimentaires de grande consommation (*Ambition & Cie* – côté marketing), restauration rapide (*Le petit grain de café argenté*) ou grande distribution (*Carton*). Ces choix montrent une focalisation sur les activités bien installées, matures pourrait-on dire, et une ignorance ou un désintérêt pour les formes d'industries ou de services qui ont émergé depuis vingt ou trente ans et qui sont aujourd'hui au cœur, non seulement du développement économique, mais aussi de la construction de notre société (l'électronique, l'informatique, la finance, le conseil, etc.).

Plus significatif encore, ces activités sont stabilisées. Pour reprendre une terminologie consacrée, il s'agit de bureaucraties mécanistes, dans lesquels l'efficacité des opérations de production industrielle paraît la préoccupation principale. Pourquoi cet entêtement, cette fixation sur l'industrie ? Manque de connaissance de l'économie contemporaine ? Ancrage dans une culture ouvriériste (7) ? Nostalgie d'un XIX^e siècle qui a vu l'expansion conjointe de l'industrie et du roman ?

Sur le plan de l'organisation interne, le décalage est tout aussi frappant. Pas de chefs de projet, alors que ceux-ci pullulent dans les entreprises... À deux exceptions près, les entreprises dépeintes dans la littérature sont (encore) des corps sociaux fortement structurés par une hiérarchie clairement dessinée. C'est donc la figure du chef qui domine la représentation de l'entreprise et c'est la pyramide des chefs qui donne sa forme à l'organisation. *Stupeur et tremblements* commence ainsi : « *Monsieur Haneda était le supérieur de monsieur Omochi, qui était le supérieur de monsieur Saito, qui était le supérieur de mademoiselle Mori, qui était ma supérieure* ». Bien entendu, il s'agit d'une entreprise japonaise, donc exotique (et d'ailleurs le roman d'Amélie Nothomb n'a pas véritablement l'entreprise pour sujet, mais plutôt le Japon). Ce qui est mis en question, ce n'est ni le statut, ni le rôle de la hiérarchie, mais la nature et la réalité du pouvoir au sommet de celle-ci. C'est le thème central de *Monsieur le Président...* « *Aussi, au bout du compte, ne demeurerait qu'une seule question, un seul problème véritablement humain et dont l'intérêt dépassait de beaucoup les enjeux techniques, commerciaux ou financiers, une question que vous*

connaissez bien, Monsieur le Président, la seule qui mérite d'être posée. Qui est-ce qui commande, ici ? » (p. 86). Néanmoins, la réponse suggérée par le roman demeure bien classique : finalement, si le pouvoir est absent, ça ne change rien, parce que de toute manière le pouvoir réside avant tout dans la structure psychique de chacun d'entre nous, tous enfants mal grandis. *Monsieur le Président...* signale assez crûment que ce qui dépossède le Président d'un pouvoir réel, c'est un système que les entreprises forment avec leurs propriétaires (actionnaires) et leurs clients, c'est-à-dire, au fond, avec tout le monde. Cependant, au lieu de se tourner vers cette configuration nouvelle, Vigouroux préfère nous relater la décomposition de l'univers industriel hérité du XIX^e siècle, qu'il assimile, ainsi que le suggèrent les paragraphes insérés racontant la mort du père du narrateur, à la disparition de la figure paternelle. Renonçant donc devant la question du pouvoir ultime, les romans s'attachent en revanche aux manifestations concrètes des effets en cascade de ce pouvoir obscur. La restructuration est une situation qui, peut-être parce qu'elle est riche de potentialités narratives, a les faveurs des auteurs. Cependant, elle ne débouche guère que sur la nostalgie du temps révolu et regretté, au nom de l'humain. Les anciens chefs sont remplacés par des managers sans tête ou pourvus d'une tête artificielle (*Jeunes cadres sans tête*). Ils sont efficaces, froids, indifférents. Conséquence : les membres de l'entreprise se mettent également à perdre leur tête. Même les commerciaux sont remplacés par des cartons de PLV (*Carton*). Dans *Central*, c'est le langage managérial qui détruit le corps social de l'entreprise (j'y reviens plus loin), le prive de sens. Les nouveaux responsables produisent des discours vains, absurdes, ridicules (« *Le manager* », « *La DRH* », « *Le dirigeant* », dans *L'entreprise*). Au final, la transformation des entreprises ne débouche sur rien : le monde nouveau qui se dessine n'a pas de visage, pas de sens. Il semble même ne pas avoir véritablement de caractéristiques identifiables. Au fond, ce monde nouveau n'intéresse guère les écrivains.

SOUS LE SOLEIL DE L'ENTREPRISE

À vrai dire, on peut se demander ce qui, dans le monde de l'entreprise, intéresse vraiment les écrivains. Curieusement, alors qu'ils semblent épris des activités industrielles, ils évitent soigneusement de faire de l'activité de l'entreprise un matériau de fiction. C'est, au mieux, un contexte qu'on exotise ou qu'on rend abstrait. L'activité de l'entreprise fournit rarement des éléments essentiels pour l'intrigue (à la différence des romans naturalistes comme ceux de Zola, par exemple). Elle est même souvent ignorée (*Un subalterne*) ou décrite de

(7) Sur ce thème : *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, Aurélie FILIPPETTI, Stock, Paris, 2003.

manière si abstraite qu'elle perd toute réalité (*Jeunes cadres...*, *Monsieur le Président...* et de nombreux textes de *L'entreprise*). On a là un paradoxe : pour atteindre l'essence de l'entreprise, les auteurs ne veulent pas l'ancrer dans une activité précise, sans doute parce que la singularité de l'activité risquerait alors de prendre le pas sur le caractère économique et managérial de l'entreprise. Ils s'attachent pourtant à des entreprises industrielles classiques, pour lesquelles l'activité est concrète et facilement identifiable et ils se désintéressent des entreprises de services, dont en général le non-spécialiste est incapable de saisir l'objet réel. Leur

La conception de l'entreprise que les écrivains français contemporains révèlent dans leurs écrits est souvent bien traditionnelle, et parfois, pour qui est habitué au flux de prophéties qui irrigue l'univers managérial, assez poussiéreuse. (Bibliothèque Nationale, Magasin central du département des Imprimés)

solution, défendable mais appliquée à de mauvais contextes, conduit à déréaliser complètement l'univers qu'ils dépeignent. D'où, peut-être, l'obligation d'une fuite en avant dans les procédés littéraires, avec le recours, en sus de cette abstraction de l'objet entreprise, à des techniques s'écartant du réalisme.

Saisir la réalité de l'entreprise pose manifestement un problème technique aux écrivains. Alors que le réalisme règne presque sans partage dans le roman français contemporain, et tout particulièrement dans cette catégorie de romans (c'est à dire une littérature moyenne, ni populaire, ni savante), les romans sur l'entreprise et le management adoptent des techniques d'écriture inhabituelles et sophistiquées. Le recours au grotesque, souvent appuyé sur une dose de fantastique, est le procédé qui a le plus de faveurs. C'était déjà la solution retenue en 1974 par le grand ancêtre, ou précurseur, de ces dernières parutions : *L'imprécauteur*(8). Certes, Pilhes précisait l'activité industrielle de la multinationale Rosserys & Mitchell : des engins agricoles. Mais c'était pour s'en

© Boyer-VOLLET

désintéresser totalement. Avec raison, d'ailleurs, car le postulat d'une multinationale dominant le monde par le contrôle de la production de tracteurs était indéfendable, même en 1974. Commençant son récit d'une manière très classiquement réaliste, Pilhes glissait avec habileté vers le fantastique, avec l'apparition d'un imprécauteur distribuant des textes subversifs dans l'entreprise. Comportement inhabituel, déviant, mais pas totalement improbable. De cette pratique au contenu des textes, puis aux réactions des managers, on passait ainsi progressivement à l'évocation du diable, à des dis-

cours délirants et à des expéditions secrètes dans les fondations de la tour abritant l'entreprise. Le grotesque se mêlait alors au fantastique, pour déboucher sur le symbole : une inexplicable fissure dans le béton des piliers de la tour la menaçait d'effondrement.

Cette stratégie littéraire combinant fantastique, grotesque et symbole présente apparemment un attrait certain puisqu'elle est appliquée, avec des variantes, et plutôt moins habilement, dans plusieurs ouvrages récents. On rencontre ainsi des gens sans tête (*Jeunes cadres...*), un homme de carton (*Carton*), des orgies, batailles et explosions (*Monsieur le Président...*), des meurtres violents (*Mon CV...*), et on retrouve tous ces ingrédients dans les nouvelles de *L'entreprise*. L'univers absurde de l'entreprise japonaise peint par Amélie Nothomb touche également au grotesque et, sur le plan symbolique, on appréciera à sa juste valeur la relégation de l'héroïne et narratrice dans les toilettes de l'étage. S'il se veut réaliste, *Ambition & Cie*, qui traite du marketing de la confiserie, utilise le bonbon comme symbole du déri-

soire et glisse vers le fantastique en insistant sur des prouesses érotiques qui dépassent la mesure du fantasme ou de la vantardise. Ou bien est-ce l'ingrédient grotesque qui se révèle ainsi ? (9)

Lorsque le projet littéraire n'est pas focalisé sur l'entreprise en tant que telle, il semble que le recours aux procédés inaugurés par *L'imprécateur* ne s'impose plus. Et c'est là une chance, car, soudain, des réalités peuvent se dévoiler avec toute la force de la fiction. Dans *Le petit grain...*, Guillaume Tavad fait le portrait d'une jeunesse qui ne sait pas trop quoi faire d'elle-même. Le travail répétitif de la restauration rapide, abrutissant et dérisoire, trouve son pendant, tout aussi vain et assommant, dans les fêtes et beuveries qui occupent tous les loisirs de ces jeunes exilés volontaires à Londres. L'intelligence de Guillaume Tavad est de montrer une entreprise aux antipodes du modèle hiérarchique, qui mise avant tout sur la pédagogie et la culture, qui se veut une « grande famille », accueillante, festive. Cela débouche bien entendu sur une tyrannie, mais une tyrannie débonnaire et souriante, contre laquelle ne peut prendre forme, par manque d'appui, aucune révolte collective.

Si *Le petit grain...* exploite avec assez de talent la poésie du bizarre qui naît de la description de l'univers de travail, *Frontières* est foncièrement réaliste. Le roman de Sylvie Brunel est consacré aux déviances et corruptions qui minent l'action humanitaire (l'aide alimentaire, en l'occurrence). Il semble s'ignorer en tant que roman sur l'entreprise, alors qu'on y trouve une critique aiguë des effets négatifs de l'organisation et du management : déplacement des buts, appropriation de l'organisation par ses membres, enracinement des dirigeants, constitution de cliques, jeux politiques internes et externes, hypocrisie généralisée vis-à-vis des parties prenantes et du public, effets sclérosants du vieillissement des employés et des dirigeants, reproduction d'une culture mythifiée, aveuglement stratégique par excès d'habileté politique, etc. Intéressant sur ce plan, le roman souffre d'une grande naïveté dans la technique littéraire et dans l'intrigue. Salvaing, dans *La Boîte* [1998], fait également dans l'alimentaire (il s'agit de biscuit – mais c'est là assez secondaire). Résolument réaliste, et bien mieux maîtrisé, son projet est cependant davantage de dénoncer la prise de pouvoir du monde des affaires pendant les « années Mitterrand » que de peindre de l'intérieur le monde de l'entreprise. C'est le rapport entre l'individu (ici, un DRH) et la société dans son ensemble qui est

examiné ou, plus précisément, la distorsion que l'entreprise et le management imposent à ce rapport. Réaliste aussi, jusqu'au sordide, *Extension du domaine de la lutte* (Houellebecq) ne s'intéresse à l'entreprise qu'en tant qu'un des terrains de la misère existentielle contemporaine et un des lieux de développement de la « lutte », c'est-à-dire de la compétition économique et sexuelle.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Alors que le recours à l'abstraction, au fantastique et au grotesque vise à nous faire approcher une réalité que sa banalité même nous dissimule, ces procédés paraissent plutôt nous en éloigner ou, du moins, nous tenir à distance. Quant au réalisme, il ne semble pouvoir se déployer que lorsque l'entreprise n'est pas le sujet premier du projet littéraire, mais se limite à un contexte. À cette difficulté, *État dynamique des stocks* propose une solution assez astucieuse. Alain Wegscheider y exploite différemment les ressources du grotesque. Le décalage qu'il introduit est celui de l'objet de l'entreprise. En l'occurrence, il s'agit d'une entreprise de logistique mise au service de trafics illégaux, trafic d'humains principalement (prostituées recrutées en Europe de l'Est et en Asie par de prétendues agences de mannequins, organes prélevés sur des immigrants clandestins ayant négocié leur passage). Des consultants en logistique sont appelés pour une intervention auprès de cette entreprise. Celle-ci a été montée par un ancien cadre ayant opéré dans plusieurs multinationales et elle est actionnaire du cabinet de conseil (lequel a des activités tout à fait légales par ailleurs). La critique du système capitaliste est évidente : indifférence à la nature des activités, spéculation, marchandisation de l'homme, rationalisation toujours plus poussée, usage dévoyé du savoir et de la technologie, exploitation de la misère humaine, domination occidentale sur le monde, violence économique débouchant sur la violence physique et morale, etc. Critique, également, de l'activité de conseil, qui s'exerce sans questionner les finalités de ses prestations, indifférente, par excès d'abstraction et de technicisation autant que par avidité, à la réalité des activités qu'elle contribue à rationaliser (10). Les deux consultants, d'abord ignorants de l'activité réelle de l'entreprise, n'en remplissent pas moins leur mission avec zèle. L'un, trop stupide pour comprendre, persiste dans une attitude « professionnelle » qui

(8) *L'imprécateur*, René-Victor PILHES, Paris, Seuil, 1974

(9) Sur ce sujet, l'association assez systématique du management avec la sexualité doit-elle être rapportée à la vieille idée freudo-marxiste du capitalisme comme machine à capter l'énergie libidinale pour la transformer en plus-value, captée également ? C'est semble-t-il assez explicite dans le texte d'Arnaud VIVIANI, « *Love productivité* », dans le recueil *L'entreprise*. Chez VIGOUROUX, on serait plutôt du côté de PAGES (Max) et de *L'Emprise de l'organisation* (Puf, 1979) : la question fondamentale est celle du père, du désir pour le père. Chez les autres auteurs, le sexe résume plutôt la compétition entre pairs, et débouche fréquemment sur la manipulation.

On notera que, si dans ces romans les femmes ont des attitudes très libres et se montrent sexuellement proactives, elles demeurent cantonnées dans le rôle de proie dans un jeu concurrentiel qui ne concerne vraiment que les hommes. Sauf dans *État dynamique des stocks*, où c'est une femme combattante et conquérante qui met à bas une organisation mafieuse. L'auteur laisse toutefois entendre que cette tueuse vertueuse, capable de prouesses physiques surhumaines, est elle-même manipulée, « agentisée » par une obscure organisation secrète de lutte contre les mafias.

(10) Pris dans une fusillade entre bandes rivales, le narrateur crie : « *Ne tirez pas ! Je n'appartiens à aucun camp ! Je suis consultant !* » (p. 262)

est source de comique. L'autre, qui sait, lui, que l'attitude « *professionnelle* » n'est qu'une mise en scène, voit dans cette entreprise en forte croissance une opportunité de carrière à saisir et accepte l'offre qui lui est faite d'en devenir le numéro deux. Il applique son savoir sans scrupule (« *Une marge reste une marge* » p. 149), jusqu'à ce qu'il assiste au démembrement d'un contingent excédentaire de Somaliennes. C'est son propre corps qui le trahit alors. L'auteur, par ailleurs consultant en informatique et logistique, réussit à donner à ce décalage un pouvoir comique qui ne verse pourtant pas dans la caricature. L'introduction d'une intrigue policière, avec une sorte de Lara Croft qui affronte les truands dans des combats directement inspirés des jeux électroniques, pousse le roman vers le fantastique.

On retrouve donc, mais agencés différemment, les trois ingrédients favoris des « *écrivains de l'entreprise* » : fantastique, grotesque, symbole. La réussite de *État dynamique* des stocks suggère que cette manière indirecte d'aborder l'univers managérial est peut-être supérieure à l'approche frontale, dans laquelle c'est l'entreprise ordinaire qui est choisie comme terrain de départ (11). La stratégie choisie pour *État dynamique...* permet, de plus, de mettre en lumière, de manière particulièrement frappante, le rôle capital des outils de gestion, en l'occurrence des systèmes logistiques informatisés, dans l'entreprise moderne. En insistant sur la maîtrise des flux, sur les fonctions d'intermédiaire dans un système coordonné, sur la flexibilité et la réactivité, sur les techniques et les outils, et en révélant le « *côté obscur de la logistique* », Wegscheider montre une entreprise bien plus « *à la page* », bien plus réelle, bien plus réellement abstraite, que les univers stylisés, routiniers et rigidement hiérarchisés, dépeints par Gregor ou Vigouroux.

LE MANAGEMENT N'AURA PAS LIEU

Abstraite, donc inhumaine : ce thème est très présent dans ces romans. De manière générale, la littérature se croit volontiers investie d'une mission sacrée, qui est de défendre, rappeler et maintenir l'humain dans un monde qui menace constamment de l'évacuer, les moyens pour cet odieux complot variant selon les lieux et les époques. En ce qui concerne l'entreprise, sa vigilance est extrême, et l'on pourrait même dire que son jugement est fait. Ceci n'a rien de surprenant : on serait étonné que la littérature ne nourrisse pas un penchant critique prononcé envers l'univers économique et mana-

(11) Approche frontale choisie par WEGSCHEIDER dans son premier roman, *Mon CV dans ta gueule*, beau succès de ventes, mais à mon avis moins abouti.

géral. Assez naïvement, elle tend à rechercher chez les humains eux-mêmes, chez certains du moins, la source de la déshumanisation qu'elle dénonce dans l'entreprise contemporaine. Le manager est évidemment désigné comme premier responsable (c'est son destin, de toute manière). À la différence du chef d'autrefois, le manager apparaît dépourvu des caractères, émotions, faiblesses, qui font un véritable être humain. On est là assez proche du lieu commun. Mais le point le plus frappant est surtout que le manager n'intéresse guère les auteurs. Trop ou pas assez méchant ? Significativement, ils ne prennent pas un manager comme personnage moteur de leur récit. *Ambition & Cie* est le seul texte qui se construise autour d'un manager, plutôt d'un apprenti manager, « *jeune loup* » présomptueux qui fera le dur apprentissage de la vie en entreprise et de la compétition avec ses pairs. Encore doit-il être précisé que le récit, composé des verbatim des séances de psychothérapie que suit le pauvre loup pour comprendre sa mésaventure, le montre davantage victime que bourreau. Victime encore, le manager suisse décrit par Philip Rohr dans *Vie sauvage*, qui rêve à sa nouvelle berline de fonction pendant que sa femme prépare son suicide ; mais bourreau également, puisqu'il finit par massacrer l'automobiliste avec lequel il a un accrochage.

En général, rejetés dans les figures peu sympathiques, mais surtout peu porteuses de fiction, du « *cadre à la française* » (la cascade des chefs dans *Monsieur le Président...*)(12) ou de l'ectoplasme standardisé (les managers à tête artificielle de *Jeunes Cadres...*), les managers se remarquent surtout par leur absence. Dans le recueil *L'entreprise*, Yves Pagès traite du manager en produisant un extrait d'un (faux) manuel de qualité, soit un discours et non un personnage. Pas plus que la DRH ou le dirigeant, le manager n'a droit à l'humanité dont sont gratifiés le CDD (Hélène Villovitch) ou l'informaticien (Anne Gavaldà), ni à la compassion témoignée envers la secrétaire (Régis Jauffret), la licenciée (Christophe Paviot) ou l'ouvrier (François Bon). Si le contrôleur de gestion (Marc Villard) fait assez belle figure, c'est qu'il est transformé en détective privé traquant les malversations internes. Quant à Wegscheider (*État dynamique...*), son système logistique intégré n'a guère besoin de managers. Il fait plutôt un beau portrait d'entrepreneur rationnel, par ailleurs violent et dépourvu de tout scrupule, dévoué à la création et recreation d'un système de production performant. Lorsque son organisation s'effondre, l'entrepreneur en recrée une autre, ailleurs.

L'obsession de l'humain qui semble commune à la plupart des auteurs les pousse à se focaliser sur l'individu et

(12) « *Ils ont la vue basse, mais ils voient toujours tous les détails et le sérieux leur fait des cernes sous les yeux. Ils croient vaguement au progrès des choses, ils ont le bon sens de ne rien espérer de celui des hommes. Articulations nouées, ils ont la rigidité cadavérique des cadres. Ils sont là, au coude à coude, mais bien isolés les uns des autres, soupçonneux, ensevelis dans leurs techniques comme dans des draps mortuaires* » (p. 56).

sur le collectif et à négliger les autres dimensions, plus proprement organisationnelles, de l'entreprise. L'individu dans l'entreprise est généralement placé en position de victime. Il souffre (« la secrétaire », « la CDD », dans *L'entreprise*). Il devient effigie publicitaire (*Carton*), perd sa tête (*Jeune cadres...*) ou est poussé à la folie destructrice (*Mon CV...*). Il est même tellement victime qu'il disparaît, perdu dans un univers froid et abstrait (*Un subalterne*) ou privé du statut de sujet (le discours à l'infinitif de *Central*). À cet individu victime fait pendant un collectif menacé par les transformations que lui impose une volonté lointaine. Dans *Jeunes Cadres...*, ce collectif mis à mal (celui du magasin) se reconstitue à la fin du récit, parvenant même à intégrer une catégorie auparavant exclue (le commercial). L'humanité a trouvé un refuge, pour un temps.

LES MOTS, JUSQU'À LA NAUSÉE

Dans les instruments d'oppression et de déshumanisation mobilisés par le management, le langage tient une place de choix. C'est bien ce qui est stigmatisé par Yves Pagès dans *L'entreprise*, ainsi que par d'autres contributeurs, avec plus ou moins d'à-propos. C'est, là aussi, la motivation de l'expérience radicale conduite par Thierry Beinstingel (*Central*). Beinstingel, cadre dans les télécommunications, connaît bien son entreprise (qui ressemble fortement à un « opérateur historique »). Outré par un formulaire de description de poste qui demande au répondant de n'employer que des verbes à l'infinitif, il entreprend de rédiger son roman sur le même mode. Sur deux cent cinquante pages, aucun verbe conjugué et, donc, aucun sujet. L'intention, relevant du symbole elle aussi, mais cette fois un symbole d'ordre linguistique, est explicite : dénoncer la violence verbale faite au sujet (« tuer son propre visage », p. 49) et prendre le langage managérial à son propre jeu en décrivant tout ce qu'il refuse d'exprimer, à savoir les visages, les corps, les âmes des membres de l'entreprise. Le projet est ambitieux, mais sans doute trop frontal : en prenant ainsi à rebrousse-poil le langage managérial, ou plus exactement un trait du langage managérial, l'auteur se prive des ressources de ce langage, de la possibilité d'en tirer des effets poétiques, ironiques, dramatiques. Plus profondément encore, il se prive de la possibilité d'atteindre la vérité de ce langage : si l'entreprise ne veut pas de sujet, alors qu'est-ce que ce monde sans sujet ? Comment vit-il, que s'y passe-t-il ? Et pourquoi donc cette

(13) Programme étonnant pour un écrivain... L'idée selon laquelle le discours managérial servirait avant tout à ne rien dire, si elle mérite sans doute l'intérêt, doit être relativisée : tant de nos discours quotidiens, ceux-là même qui témoignent de notre « humanité », ne veulent rien dire non plus. Pour qui aurait besoin de s'en convaincre, voir les exercices proposés par Jean TARDIEU dans *Le professeur Froeppel* (Gallimard, coll. L'imaginaire, Paris, 2003).

(14) Pour une jouissance littéraire du langage managérial, qui n'exclut pas

passion pour l'infinitif ? Mais Beinstingel a jugé : le langage managérial est une violence qui impose sa vacuité aux hommes et à leurs sentiments (« *Mort aux mots* », p. 134) (13). Pourtant ces mots ne sont pas dépourvus de force poétique, concède-t-il à propos des textes commerciaux : « *Ateliers d'écriture d'un genre insoupçonné, mais littérature complexe, soumise à des règles induites (jamais de phrases négatives, l'emploi des formules choc, la page imprimée et le choix des polices de caractères primordiales), mais littérature quand même, sans doute aussi rapide et éclairante qu'un poème, une minute pour convaincre* » (p. 183). Encore une fois, l'intention critique semble tenir l'écrivain en dehors de l'entreprise, comme s'il était essentiel, vital, de s'en protéger. Le résultat, pour *Central*, est pour le moins austère. Et le renoncement au sujet, le cantonnement dans l'infinitif, se trouve avoir une conséquence malheureuse : il implique le renoncement au récit. *Central* n'est pas une histoire, ne raconte rien : il rend compte. Il proteste. Quel que soit le respect qu'on peut avoir devant ce tour de force d'écriture et devant la lucidité de l'auteur, c'est, de ce point de vue, un échec romanesque.

De manière générale, les romans exploitent peu, ou mal, le langage managérial, parce qu'ils le rejettent sans en considérer le potentiel littéraire. C'est pourtant une source de matériau et un beau sujet, si on admet que la littérature a encore quelque chose à voir avec le langage (14). L'accès à une réalité passe par l'accès au langage qu'a produit cette réalité et il n'y a pas d'accès à un langage sans un minimum de compromission. Voilà sans doute ce qui retient les écrivains qui s'intéressent à l'entreprise et ce qui les maintient, disons-le, dans les marges de leur sujet. François Emmanuel (*La question humaine*) tient d'ailleurs à y rester (« je crois qu'il me plaît d'être désormais aux marges du monde », phrase finale) puisque, rapprochant le langage managérial contemporain et le langage technico-bureaucratique employé par la machine administrative allemande pour l'extermination des Juifs (15), il suggère une parenté essentielle entre l'entreprise économique contemporaine et l'entreprise nazie. La thèse rappelle celle de Christophe Dejours (16), qui fit grand bruit. Le manager (personnage froid, rigide, obscur et manipulateur) est, là encore, au centre de la machine infernale qui enrôle de calmes citoyens pour en faire les complices d'une monstruosité. Le héros du roman est en l'occurrence un psychologue qui fait passer des tests de sélection à l'embauche. La thèse extrême de *La question humaine* est cependant terriblement abstraite : l'entreprise n'y a aucune réalité concrète. Seuls les mots - quelques mots -

la critique virulente, voir *Il faut réduire les affectifs*, Marie-Anne DUJARIER, Mots & Cie, Paris, 2001. Mais il ne s'agit pas d'une fiction.

(15) François EMMANUEL emploie pour cela des procédés « déconstructionnistes » que les théoriciens postmodernes des organisations ont appliqués à d'autres sujets, notamment la domination masculine dans l'univers managérial.

(16) *Souffrance en France*, Christophe DEJOURS, Seuil, Paris, 1998.

en sont extraits. L'entreprise nazie avait ses mots, certes, mais pas que ses mots.

PROGRÈS EN ENTREPRISE ASSEZ LENT

La sophistication des techniques littéraires mobilisées par les auteurs contemporains au sujet de l'entreprise traduit sans doute une gêne face à un objet qui, devenu attirant, demeure tout de même inquiétant, et dont la légitimité littéraire n'est pas encore assurée. On peut s'étonner que la sophistication soit la stratégie choisie dans cette situation. La simplicité extrême pourrait s'avérer bien plus payante. Pourquoi ne trouve-t-on pas des textes simples, récits plus que romans, narrations linéaires misant sur le dépouillement et la sincérité pour faire partager au lecteur une expérience humaine banale mais peu connue, peu dépeinte, et peu commentée : celle du travail en entreprise, de l'action et de la vie dans les organisations (17) ? De tels récits, proches du témoignage, se sont pourtant multipliés sur d'autres thèmes guère plus exaltants : le divorce, la disparition de proches, la maladie ou la dépression.

Mais on pourrait aussi imaginer un roman qui choisirait comme personnage principal, non un individu, mais l'organisation elle-même. On pourrait rêver que cette organisation-héroïne ne soit pas présentée sur le modèle de l'individu, mais comme un être composite, résultant des agencements chers à Jacques Girin et des interactions qui les animent. On pourrait souhaiter que les réalisations extraordinaires que permettent les organisations aussi bien que leurs échecs spectaculaires forment la matière de l'intrigue. Bref, on pourrait s'attendre à ce que cette transformation majeure de la société humaine, qui s'est imposée en à peine deux siècles, à savoir la fabrication d'à peu près tous les aspects de nos vies par des organisations (plus ou moins) maîtrisées par les doctrines, techniques et outils du management, attire l'attention et excite l'imagination créative des écrivains.

On n'en est pas là. Il semble que ces derniers commentent à s'apercevoir de la disparition du modèle d'entreprise apparu au XIX^e siècle et, qu'avec un certain retard sur le phénomène et après avoir négligé le sujet pendant un siècle, ils entreprennent aujourd'hui d'en rendre compte et de le regretter. Ce faisant, ils nous laissent souvent face au vide : que comprendre de la fin passiste de *Jeunes Cadres...* ? Que tirer du constat d'absence du père/président dressé par *Monsieur le Président...* ? Que conclure des vignettes dispersées de *L'entreprise* ? Comment sortir de l'impasse où nous mène *Central* ? Suffit-il de parler avec le libraire, comme le suggère *Carton* ? Ces entreprises littéraires, c'est peut-être pré-

somptueux de le dire, manquent d'ambition. Elles se contentent de déplorer et de dénoncer : position estimable mais peu féconde et, somme toute, confortable. Non qu'il n'y ait matière à dénoncer ni raison de déplorer, mais il y a plus. L'organisation, l'entreprise, le management, sont des aspects fondamentaux de notre monde, ils le sont depuis longtemps déjà et pour longtemps encore. Si la littérature a pour objet le monde, si le roman est un commentaire clairvoyant de la société contemporaine, alors l'organisation, l'entreprise, le management sont de grands sujets de fiction qui attendent leurs écrivains. Quant aux chercheurs, qu'ils jouissent pour un temps encore de leur avance et qu'ils continuent à lire les revues savantes auxquelles ils aspirent et, parfois, contribuent.

BIBLIOGRAPHIE

Parutions récentes :

L'Entreprise, textes réunis par Arnaud VIVANT, La Découverte, Paris, 2003

Jeunes cadres sans tête, Jean GREGOR, Mercure de France, Paris, 2003

État dynamique des stocks, Alain WEGSCHEIDER, Calmann-Lévy, 2003

Le Petit Grain de café argenté, Guillaume TAVARD, Le Dilettante, Paris, 2003

Monsieur le Président, pourquoi nous as-tu abandonnés ?, François VIGOUROUX, Puf, Paris, 2003

Carton, Serge JONCOUR, EdenFictions, 2003

Les Derniers Jours de la classe ouvrière, Aurélie FILIPPETTI, Stock, Paris, 2003

Frontières, Sylvie BRUNEL, Denoël, Paris, 2003

Vie Sauvage, Philip ROHR, Arléa, 2003

Moins récents :

Ambition & Cie, Thierry BIZOT, Seuil, Paris, 2002

Composants, Thierry BIENSTINGEL, Fayard, Paris, 2001

Central, Thierry BIENSTINGEL, Fayard, Paris, 2000

Petites natures mortes au travail, Yves PAGÈS, Verticales, Paris, 2000

La Question humaine, François EMMANUEL, Stock, Paris, 2000

Stupeur et tremblements, Amélie NOTHOMB, Albin Michel, Paris, 1999

Mon CV dans ta gueule, Alain WEGSCHEIDER, Éditions Pétrelle, 1998 (repris en J'ai Lu, 2002)

La Boîte, François SALVAING, Fayard, 1998

Un subalterne, François ROSSET, Michalon, Paris, 1995

Extension du domaine de la lutte, Michel HOUELLEBECQ, Maurice Nadeau, Paris, 1994

De grands ancêtres :

Affaires étrangères, Jean-Marc ROBERTS, Seuil, Paris, 1979

L'Imprécateur, René-Victor PILHES, Paris, Seuil, 1974

((17) C'est dans une certaine mesure ce que vise Yves PAGÈS dans *Petites natures mortes au travail*. Dans une certaine mesure, c'est aussi la réussite du *Petit grain de café argenté*.